

Ce fut avec ces images toutes vivantes dans le cœur qu'Elzéar de Varni revint en Provence et épousa Adrienne de Flassan. Par une rencontre heureuse et trop rare, il trouva dans sa jeune femme un écho fidèle de ses pensées les plus chères et les plus intimes.

Fille d'un officier des gardes-françaises blessé à Fontenoy, et d'une mère née dans cette sainte et sublime Vendée qui allait bientôt payer à la royauté légitime sa dette d'héroïsme et de sang, Adrienne n'avait eu qu'à écouter et à regarder autour d'elle pour concevoir, dans toute son idéalité poétique, cet attachement au roi qu'on ne séparait pas autrefois de l'attachement au pays.

Lorsqu'elle le retrouva dans l'âme d'Elzéar, elle se sentit heureuse et fière de le partager et d'en faire, pour ainsi dire, le couronnement de leur mutuelle tendresse.

Ce dévouement à la cause royale, ces noms de Louis XVI et de Marie-Antoinette, devinrent pour les deux époux comme de doux talismans, comme ces bouquets symboliques que les amants prennent pour interprètes, pour emblèmes et pour complices.

S'il était permis de comparer les choses grandes aux choses saintes, je dirais que, de même qu'il existe de pieuses unions où les joies de l'amour n'apparaissent jamais qu'avec le caractère grave et auguste que la religion leur donna, de même l'union d'Elzéar et d'Adrienne semblait contractée sous les auspices de ce sentiment royaliste qui se reflétait dans leurs chastes ivresses.

Telle était la situation de la famille de Varni pendant ces dernières années qui précédèrent l'explosion révolutionnaire.

Claude, caché sous son nom d'emprunt de Darnioli, occupait une petite chambre au second étage de la maison, et semblait uniquement absorbé par la gestion de la fortune du vicomte,

La tranquillité n'avait pas encore été troublée dans les bourgs et les villages qui entouraient le Tavelay ; les nouvelles mêmes n'y arrivaient que rarement.

C'était en général Dominique Ermel qui, chaque fois que ses affaires ou les troubles d'Avignon lui laissaient quelques moments de répit, venait faire une visite à MM. de Varni, leur apprendre ce qui se passait au dehors, et probablement essayer de démêler les intentions et les projets de Claude, dont l'inaction l'étonnait sans le rassurer.

Le 10 juin 1771, par une belle matinée dont les rayons, le calme et l'azur contrastaient avec les tempêtes que soulevaient déjà, de toutes parts, les passions, les misères et les ambitions des hommes, Dominique arriva au Tavelay.

Comme il était de trop bonne heure encore pour qu'il demandât à voir les maîtres de la maison, il monta à la petite chambre de Claude.

Il le trouva groupant des chiffres, consultant des registres, feuilletant des paperasses, vérifiant des comptes, comme eût pu le faire l'intendant le plus soigneux, le plus économe, le plus scrupuleusement renfermé dans sa spécialité.

Le notaire s'assit près de la table sur laquelle écrivait son ancien ami, et lui demanda, pour engager la conversation.

— Comment se porte Jérôme ?

— Bien ; c'est un homme à présent ! Dans deux mois je le retirerai du collège de Bagnols, où il aura terminé ses études.

— Et vos comptes, mon cher Darnioli, comment vont-ils ?

— Médiocrement, répondit Claude ; cependant, eu égard aux circonstances, la fortune de M. de Varni est moins entamée qu'on aurait pu le craindre. Il est vrai que j'y prends la peine !

Toujours levé avant le jour, je ne me fais pas à moi-même grâce d'un zéro, ni d'une fraction.

Oh ! poursuivit-il avec une gravité à travers laquelle on sentait percer l'ironie, je suis un intendant modèle !...

Dominique regarda Claude avec une expression de surprise : celui-ci continua d'un air moqueur.

— Ah ça ! mon cher ami, est-ce que vous seriez assez " notaire pour vous imaginer que, quand je vous ai demandé de me faire entrer dans la maison de Varni en qualité d'homme d'affaires, c'était simplement et bêtement pour ruiner le vicomte ?

— Mais je craignais... il me semblait... j'avais cru...

— Écoutez-moi, Dominique, interrompit Claude avec une gravité aussi effrayante que son ironie.

Le jour où, échappé du bague de Toulon, j'apparus tout à coup devant les yeux de Clotilde et de Julie, Clotilde me dit qu'elle me sauverait ; mais elle me le dit d'un tel air que je devinaï à l'instant qu'un pacte de vengeance allait se former entre nous ; je lui proposai de tuer le vicomte : savez-vous ce qu'elle me répondit ?

— J'écoute, reprit le notaire frissonnant déjà.

— Elle me répondit qu'il fallait que ma haine fût bien débonnaire pour se contenter de si peu ; que la mort " pure et simple " de M. de Varni n'était rien en comparaison de la vengeance qu'elle avait rêvée et dont elle nous a plus tard confié l'exécution.....

— Eh bien ?

— Eh bien ! cette scène éternellement gravée dans mon souvenir, a été le mobile de toute ma conduite à l'égard de ce vicomte abhorré.

Guidé par le génie de Clotilde, j'ai compris que, partout et toujours, j'avais à ma portée deux vengeances : l'une, simple, niaise, sautant aux yeux, pour ainsi dire, et par conséquent indigne de Clotilde et de moi ; l'autre, savante, raffinée, marchant par une route moins directe, mais pour atteindre un but mille fois plus grand.....

Commencez-vous à comprendre ?

— Oui, murmura Dominique.

— Qu'était-ce, je vous le demande, reprit Claude, qu'était-ce que la perte de quelques centaines de mille livres pour un homme tel que M. de Varni, qui, depuis soixante-sept ans qu'il est au monde, a passé par de si terribles alternatives de joie, de douleur, de crime, de splendeur, d'espérances, de désespoir ?

Que serait-ce même qu'une ruine complète pour deux êtres tels qu'Adrienne et Elzéar, qui, en dehors de leur amour, n'ont d'émotion et de pensée que pour les malheurs et les périls du roi de France, et qui donneraient avec transport leur dernière obole pour un sourire de Louis XVI, pour un regard de Marie-Antoinette ?

Un intendant fripon qui ruine son maître ! mais cela s'est vu partout ; c'est du dernier commun ! répétait Claude avec un sourire qui glaçait Dominique d'épouvante.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et M. de Varni entra.

Il ne semblait plus le même homme ; sa taille voutée par l'âge et les chagrins, s'était redressée : on ne lui eût pas donné plus de cinquante ans, tant il y avait de feu dans son regard et d'énergie dans son attitude.

Il tenait à la main une lettre, qu'il montra à Dominique et à Claude, en leur disant avec une exaltation extraordinaire :

— Mes amis, je viens de recevoir le plus grand honneur qui ait jamais été accordé à ma maison !